

Plages de vent, vols de temps

poèmes

françois membre

© François Membre
Tous droits réservés 2014

Plages de vent, vols de temps

poèmes

françois membre

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière
E. Rostand, *Cyrano de Bergerac*

*Le temps, cette image mobile
de l'immobile éternité*
J.-B. Rousseau, *Odes*

Au bout du champ,
il y a une porte.
Une porte de bois plein,
sans ombre ni relief,
elle penche à écraser l'univers
quand elle s'ouvre, elle donne sur autre chose
un monde de guingois
qui se trouve en dévers sur l'ailleurs.

Mata-Kite-Rani ¹

Des yeux regardent les étoiles
de sombres grenats
perdus dans l'attente
scrutent la course immobile des soleils jetés sur la nuit.
Les géants aux grandes oreilles guettent le silence
dressés à l'aube de l'humain
ils sont.

Guettant le retour du fluide ancien
la naissance du mana
qui les tira de leur couche
pressés en un dernier rempart
ils font face à la mer
qui approche de leurs pieds
et l'univers s'effrite sous la danse des étoiles
qui naissent pour mourir
si lointaines.

Le temps a couru en un torrent froid
les yeux se sont fermés
la garde a continué
aveugle et muette
dans la nuit les étoiles ont glissé
découvrant de nouveaux cieux
la mer s'est rapprochée en silence
toujours plus proche
toujours plus forte
mangeant le sol, le nombril du monde ²
mais les gardes ont vieilli
et les béances des orbites ne scrutent que le néant
les yeux vides et fixes apprennent l'insondable mystère.

¹ Mata-Kite-Rani: des yeux regardent les étoiles, un des anciens noms de l'Île de Paques

² Te pito no te henua: le nombril du monde, autre nom indigène de l'Île de Paques

Chat

Un long chat de nuit
aux yeux d'émeraudes jaunies par la folie
se coule dans les herbes hautes
pendant que le premier soleil se couche
en un poudroisement d'or et de pourpre
et, baigné d'une averse arc-en-ciel,
regarde le temps monter en bleu fumé
vers la diaspora des étoiles
qui allument au matin les scintillements de la nuit.
De la pointe de sa flèche une hirondelle marque le printemps
portant en elle la déchirure d'un monde,
d'un univers tracé de guingois
comme un tableau noir
où le chiffon a mangé la moitié des mots
trois pigeons, deux noirs, un gris, courent sur un toit
dont les murs absents montrent la forêt qui avance
et s'apprête à prendre sa place
quand l'homme regarde couler les nuages.

Noctambule

De la nuit qui dévale l'horizon
comme une cavale à la sanglante crinière
naissent des fleurs incongrues
des noceurs endimanchés
pingouins maladroits défilent dans les rues
un vase de nuit à la main
ils déclament des vers anciens
et la nuit s'allonge
laissant croître les lierres orgiaques.
La foule en sombre houle roule et se défoule
sur des fumiers s'épanouissent des fleurs pourpres
les ténèbres se parent de riches senteurs.
Assis sur ses talons un Pierrot blafard regarde la lune
sous ses yeux glissent deux larmes
teintées de rouge
triste et sec un rire sans joie lui secoue les épaules
dans le caniveau
une Colombine de hasard
dort
je traverse les rues sans rien voir
dans mes bras croisés une poupée de chiffon repose.

A mes fils Sylvain et Yann

Tekeli - li

Quand la vie s'arrête
qu'à jamais un homme s'en va
l'enfant qui dort
regarde au travers des nuages
et pleure.
Il vit un rêve
dont il est le prince
et que traverse un grand oiseau blanc
jetant ses tékéli-lis à la face du monde.
Il voit sa mère venir vers lui
sans jamais pouvoir l'étreindre
un sourire triste sur le visage
et il pleure,
des océans à l'eau amère
pleine du sel de ses larmes
et la nuit qui ferme les yeux des enfants
fait place à la brillance du soleil
qui se mire dans la mer
immense génitoire
où demeurent en attente les couleurs de la vie.

La dernière cigarette

La dernière cigarette
celle dont la fumée se lève en volutes bleutées
le dernier verre d'un alcool frelaté
qui râpe la gorge en coulant,
le dernier sourire,
le dernier soupir.
La brume qui croit
et recouvre les images d'un gel gris et froid
pèse, lourde, sur les épaules voûtées.
L'œil se cache derrière une taie opaque
avant de fixer l'infini
les sons se mêlent et s'entrechoquent
en une sarabande confuse.
Brutalement
tous les sens enchevêtrés
explosent
en une orgie de sensations
douleurs ?
douceurs ?
le blanc et le noir s'étreignent et s'éteignent
en un dernier éclair de couleur lucide.
Puis, le silence,
l'absence,
la fin d'un rêve
peut-être le rêve d'une fin.

Les paradis perdus

Comme un aigle aux ailes brisées
je chute, déséquilibré,
la tête en avant
battant l'air de mes bras morts
qui creusent l'espace devant moi,
feuille laissée au vent qui joue
je frôle l'espace et glisse entre les étoiles
côtoyant des mondes inconnus
des terres nouvelles
où le temps se mêle au vent
pour une cours folle
où le jour et la nuit
en noces de couleurs s'épousent en riant.
terres de richesses,
terres d'ivresses
où les arbres font le ciel émeraude
et le vent crée d'éphémères voluptés
que mange le temps.
Un jour, une nuit
peut-être au creux d'un rêve
j'emprisonnerai ce monde
je cueillerai le cristal de nuit
en une larme baroque
je pleurerai les paradis perdus.

Que vienne le dormir

Seul et nu l'homme est là, au bord de la ville
la nuit vierge nacrée se couche en silence
par-dessus les têtes les étoiles se glissent
présence du passé que la lumière (em)porte
tout au fond de l'être qui demeure attente
attente, réponse, mots que crache le vent
de ses mille bouches qui n'ont pas de lèvres
violé le ciel se tait et l'homme demeure
seul et nu attendant au bord de la ville
que jaillisse l'éclair, que vienne le dormir

Du fond de la nuit

pourquoi
du fond de la nuit me monte
comme une déchirure
une intolérable blessure
qui fait chavirer les étoiles en ciel d'hiver
pourquoi
d'à travers la pleine
se glissent visqueux des ventres de tempêtes
porteurs d'espérances avortées
fossoyeurs de tendres amours
qui me vont venir un regret aux lèvres
une amertume triste
un rire sans joie
le temps m'a pris en sa poigne de fer
pour s'amuser à me rouler
à me briser
étendu sur un linceul de neige morte
je demeure attaché par l'absence
ligoté par le remords obscène
aux lèvres un fiel amer s'écoule
lent acide glaireux qui m'étouffe

malicieusement à Michel Benard

RIVAGE

Avec la nuit l'écheveau d'écume s'est retiré
dévoilant les témoins muets d'un passé oublié
coques pourrissantes, rongées de bernacles
d'où en filets salés fuient les rêves perdus.
Près des seins flasques des méduses échouées
les crabes courent de travers, cherchant l'ombre
le sable aspire goulé les pas amortis.
Au large les mouettes surveillent un chalut
quand un soleil ovale s'extraie de l'horizon.
A la façon d'un tam-tam sauvage
l'ample respir de l'océan s'enfle et roule
gagnant les grèves ensommeillées
des senteurs de varech emplissent l'air.
La matrice originelle revient
et la mer, la mer enfin
recouvre les erreurs de l'homme.

Plages de vent, vols de temps

Plages de vent, vols de temps
l'espace se courbe, se marie au temps,
en une bancale bande de Moebius
qui porte les tavelures de l'âge
comme un arbre la mousse nécrophage.
Et j'entends l'appel silencieux du désert
si vaste et si profond
le chant grégorien des dunes nostalgiques
les marées assourdies du sable immense
qui gronde et s'avance
en une houle inflexible.
Je revois
le vol des grands oiseaux de nuit
qui, en taches blanches, impressionnaient mon enfance
un sourire, une caresse, la force d'un espoir
tout m'était bonheur au cœur de mon âge
et le fleuve a coulé, me laissant sur la berge
de vagues en ressacs j'ai échoué sur la grève
aujourd'hui j'attends la dernière lame
et les rosaces déchiquetées des arbres
sur ma tête sont la dernière paraison
j'entends encore l'appel silencieux du désert
si vaste et si profond.

Douleur

La douleur perce l'esprit
annihilant les sens par une discordance
cymbales et tambours éructent leurs cacophonies
en borborygmes infâmes
que déglutissent des ivrognes violacés
le ciel se fait lie de vin
et le ciel de lit violé se voile de fanes sèches
quand la musique s'étiole
les étoiles glissent dans les nuages
et la vieille peur revient immonde
avec son infect cortège de monstres
guidés par un corbeau noir
qui tourne
tourne au dessus-de moi
des mains me pressent les tempes
étouffant le cri silencieux qui me blesse
pourquoi, sur ma tête le ciel est-il si sombre ?

L'enfant de la lune

Sous un ciel sans âge,
ocre et lilas,
rongé par un soleil finissant
un nuage errant passe, solitaire
ébauchant l'esquisse informe d'un continent potentiel
lentement,
il glisse,
poussé par d'invisibles vents
dessus la plaine de sable qui mange la mer
où court l'enfant de la lune
ses traits voilés par le temps
sont des promesses d'avenir
il est comme une flamme claire
sur le ciel qui va s'obscurcissant
deux loups gris vont
l'accompagnant
leurs traits, biffés par le temps, sont d'un autre âge
et le ciel se lève
haut sur leurs têtes
éclairants les rêves d'un monde indifférent.

A Agnès, ma femme préférée.

Je voudrai

Je voudrai en m'éveillant,
les yeux encore mal défrisés
du sommeil où j'étais enfoui,
que ma main inconsciente
trouve ta chaleur dans le lit trop grand
où je suis seul.

Je voudrai voir, audacieux
les premiers rayons du jour danser dans tes cheveux
et s'amuser à te peindre le visage
de marques indiennes.

Ma bouche viendrait boire à ces tatouages
l'odeur de ton être, le parfum de ta peau.

Je voudrai chaque jour,
un peu plus,
t'apprendre, goûter ta vie, te connaître
et pourquoi pas ?

te faire naître
que ta vie avec moi commence
effacer le toi, effacer le moi, être nous
le rêve fou.

J'ai vieilli
seul
loin de tout
et te voilà,
t'ouvrant à mes mains
comme une fleur dans le matin.

Je voudrai ne pas rêver
et que cela soit.

L'absente

Comme un vide,
l'absence immobile,
ta présence enfouie au creux de mon être
m'écrase de l'ombre de tes gestes
tu es partie
et je pleure
une odeur, une couleur, une fleur
te réveille en moi
dans la nuit qui gagne
je me cache au cœur du silence
et je pleure,
pour que dans le cristal d'une larme
mes yeux d'enfants te gardent à jamais

Les rois-dieux

Une nuit froide tisse le linceul cruel.
Les rois-dieux,
buveurs d'univers,
gobeurs de soleils, mangeurs de vie,
ces maîtres vampires
ces épouseurs du Chaos,
sous le malsain délire du voile noir,
les rois-dieux reviennent.
Une fissure au fond de l'inconscient,
une paille dans l'acier trempé
Leur sont une porte
par où ils déversent leurs sombres appétits
sexes turgescents qui ensemencent la mort
une mort triomphante
qui s'étend en cercles
du haut vers le bas
elle glisse et coule
rivière sans âme qui ne sait chanter
elle se glisse comme un serpent
et dans l'ombre frappe sans pitié
l'homme ou la femme
le malade et l'enfant
pendant que ripaille se fait
elle égalise
nivelle et tasse les vies
toujours obéissante à ses maîtres
toujours plus avides
les rois-dieux,
buveurs d'univers
gobeurs de soleils, mangeurs de vie,
les maîtres vampires,
les épouseurs du Chaos
qui ont grand faim.

L'enfant

Avez-vous vu l'enfant ?

Il dort, là bas, dans la plaine
la tête posée dans l'ombre d'un grand chêne.

Il dort tout auprès d'un ruisseau frémissant
deux géants dorés le veillent, immobiles.

Avez-vous vu l'enfant, dans le midi ?

Des images floues dansent tout autour de sa tête
et en brumes d'horizons naissent les rêves
calmes et tranquilles les gardiens attestent.

Avez-vous vu l'enfant ?

Il dort, là bas, dans la plaine
de ses rêves naissent les mondes bleus
qui vont, se mêlant au chant des sphères,
écouter la musique des images.

Avez-vous vu l'enfant ?

Je le regrette !

Vous n'étiez que l'ombre oubliée de son rêve.

Les ailes de l'aigle

Comme un aigle aux ailes brisées
voit avec effroi rebondir le spectre de la nuit
sur les parois vides du temps
je reste en attente,
prisonnier !
L'immobilité se fait tendresse
un goût de guimauve dépassée
flotte, en lambeau de souvenir
la nuit s'avance grignotant la vie.
D'entre les barreaux
descend la lumière mouvante
d'une étoile nouvelle et inconnue.
Sur moi une couverture,
dessous une planche
si dure,
un arbre par-dessus (peut-être) le toit berce sa palme.
Le ciel se fait froid
oubliant l'homme
qui ne sait plus prier
là bas,
quelque part, je crois
une femme en travail
donnera son fils au monde

La montagne

J'ai vu une montagne
et... la montagne marchait
elle était or et argent
puissance et abandon
force et tendresse.
J'ai vu la montagne qui marche
son nom est légion
elle avance
caressant le monde
elle va à pas d'homme
quittant le nord
elle trône au midi
entre sept collines.
De la montagne coule la source
qui irrigue le monde
blancs et noirs, rouges et jaunes
écoutent l'homme en blanc
l'homme qui est la montagne

Pollutions

Plastiques, bétons froids,
marées noires, insecticides,
engrais trafiqués
la terre sue,
la terre pue la merde
exsudant un fiel amer
thalidomide, Seveso
le cœur se révolte.
Méchant le ciel grisaille
pleuvant, pleurant des scories tchernobiliennes
plus de papillons
champs-poubelles
sources-égouts
à ciel ouvert ou encloses
qui aujourd'hui à soif d'eau fraîche ?
Poète vos papiers !
l'oiseau mazouté s'abat
il y avait une vache, un steak
Minimata, le bon poisson
quel cours le mercure ?
Antarctique danger
pingouins dédétésés.

Patron, un beaujolais !

Cancer

Et le vent qui ronge le désert
appelle au secours
l'enfant qui pleure
tremble dans son lit
au bruit des bottes dans la rue
la nuit
la nuit se fait dense
et obscurcit le ciel
l'été s'effrite et tombe sous juillet
les arbres se meurent en frimas arides
fleurs de givre tuées par l'imbécile
l'espoir s'en va quand vient le crabe
la bête multiple ronge la chair
l'horrible vautour hante la vie
eau salée sur le visage
coulent les larmes des regrets
l'espérance s'étiole
comme une fleur qui fane
en un inutile vase de trop beau cristal
la lie du temps recouvre tout
et le vent qui passe ronge le désert
le vent seul qui connaît les réponses.

Les enfants de la guerre

Les enfants de la guerre ont au cœur des misères
de leurs yeux sans paupières ils regardent la mort
les enfants de la guerre ne savent plus sourire
leur âme a trop souffert aux enfants de la guerre
les enfants de naguère chantaient et puis riaient
mais ceux-ci connaissent surtout le froid
et même dans le plein soleil ils frissonnent
si les étoiles sont éteintes dans leurs yeux
la nuit vient qui apporte son cortège d'horreurs
une couleur, une foi, une langue étrangère
les enfants de la guerre sont la honte du monde
mais leur nom est légion, ils s'appellent tous
rouges et jaunes, blancs ou noirs ils sont faits pareils
l'angoisse est leur dieu, leur pauvre réconfort
les enfants de la guerre savent le mensonge
c'est tous les jours le même sombre visage
un homme armé souri et puis tue

les enfants de la guerre connaissent surtout le froid
et même en plein soleil ils sont toujours gelés
si un jour les étoiles sont parties de leurs yeux
un homme en armes vient pour tous les tuer